

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.63495

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Elke KLEINAU, Claudia OPITZ (Hg.), *Geschichte der Mädchen- und Frauenbildung*. Bd. 1: Vom Mittelalter bis zur Aufklärung, Frankfurt, New York (Campus) 1996, 588 p.

Les deux responsables de cette histoire de l'éducation des filles et des femmes, qui comporte aussi un second tome allant du *Vormärz* à l'époque contemporaine, disent en introduction avoir voulu remplir une lacune dans la connaissance à la fois de l'histoire des femmes et de l'histoire de l'éducation des pays de langue allemande, lacune que beaucoup déploieraient depuis longtemps. Elles justifient la nécessité d'une histoire de l'éducation spécifique aux femmes par le fait que les histoires «soit-disant générales» de l'éducation sont en fait essentiellement celles des hommes, notamment parce que l'accès des femmes à l'instruction et à la culture a longtemps pris des chemins qui ne passaient pas par les institutions officielles et publiques d'éducation. De même ces histoires sont orientées par des problématiques en fait très masculines: le passage de la formation comme privilège d'ordre ou de classe à une obligation scolaire «générale», ou le progrès de la professionnalisation, alors que du côté féminin, ces «progrès» peuvent souvent s'analyser comme celui du rejet des femmes de la sphère du savoir et du travail noble. C'est pourquoi cet ouvrage ne traite pas seulement des formes institutionnalisées d'éducation, notamment dans ce tome 1 correspondant à la période médiévale et moderne où les institutions ouvertes aux femmes sont plutôt rares. Il s'attache au contraire à faire ressortir la diversité des possibilités de formation et des pratiques éducatives: gouvernantes et précepteurs privés, éducation maternelle et paternelle, association à l'entreprise familiale, autodidaxie par la lecture et la correspondance. L'éducation est donc conçue comme phénomène social qui touche à beaucoup de domaines et qui ne se présente pas comme un ensemble bien délimité et déterminé. D'où la présentation «ouverte» de l'ouvrage en 30 courts chapitres thématiques, eux-mêmes regroupés en quatre grandes parties chronologiques: l'éducation des femmes comme grâce et privilège (XIII^e-XV^e siècles), puis l'éducation des femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles), du baroque à la *Frühauflklärung*, enfin de la *Spätaufklärung* aux bouleversements vers 1800. Pour chaque période, les éditrices ont voulu partir des théories éducatives pour aboutir à l'examen des pratiques, tout en prévenant que l'étude de ce second point devait composer avec les limites de l'état actuel de la recherche. Les grandes figures de femmes savantes ou cultivées n'ont pas été oubliées, mais elles ne sont intégrées dans la présentation que dans la mesure où leur biographie apportait des renseignements significatifs pour la condition éducative féminine de leur époque ou si elles se sont exprimées explicitement sur ce sujet.

L'entreprise a mobilisé pour ce premier tome 27 femmes, exclusivement, ce qui indique l'engagement féministe du comité éditorial autant (ou plus?) que le moindre intérêt des historiens au masculin pour cet aspect pourtant essentiel de l'évolution des sociétés. Ce parti pris historiographique n'est cependant pas assumé explicitement en introduction et mériterait sans doute débat. L'histoire des femmes ne peut-elle être bien faite et comprise que par des femmes, comme celle du mouvement ouvrier par des ouvriers, des anciennes colonies par les descendants des colonisés? Par suite, l'auteur de ce compte-rendu est-il, en tant qu'homme, bien légitime? Il va de soi que des historiennes ont une meilleure sensibilité au sujet et sont plus aptes à proposer le renversement de certaines perspectives. Mais encore faut-il disposer des spécialistes au féminin pour tous les aspects et les périodes que traite cet ouvrage ambitieux, ce qui est déjà difficile pour une histoire de l'éducation «masculine» comme le montre assez le *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte* publié chez Beck. Le risque est donc, surtout pour les périodes les plus anciennes, de se priver des quelques rares spécialistes de la sphère éducative et de se contenter d'un bricolage à partir de connaissances de seconde main, au risque de la superficialité et de l'anachronisme.

L'avantage de la dispersion de la matière en 30 chapitres et 27 auteurs est de diviser les risques comme dans le système de l'assurance maritime, mais aussi de varier les angles d'approche. Aussi un jugement global ne saurait rendre compte des réussites et des faiblesses du livre. Ce n'est pas qu'il manque parmi les rédactrices de chercheuses expérimentées dans

leur domaine. Le problème est que certaines d'entre elles abordent la question éducative depuis leur spécialité avec une problématique singulièrement réduite à l'oppression masculine et au difficile accès des femmes à l'instruction. Cela peut donner des exposés totalement en creux comme celui qui est consacré à la naissance de l'université médiévale comme monde masculin: on n'y trouve guère qu'un rappel de l'absence des femmes dans cette institution et quelques généralités sur les universités et le savoir (Bea LUNDT). Ou, dans la plupart des cas, des contributions assez classiques sur l'image et le rôle de la femme tels qu'ils sont projetés, avec leur lot de préjugés réducteurs ou misogynes, par la littérature, les traités et les débats philosophiques ou pédagogiques, depuis le Moyen Âge, puis l'humanisme, jusqu'aux Lumières en passant par la »Querelle des femmes« au XVII^e siècle (Ingrid BENNEWITZ, Ursula LIEBERTZ-GRÜN, Katharina FIETZE, Pia SCHMID, Sabine TOPE, Ulrike WECKEL). Quoiqu'en dise l'introduction, les chapitres ou développements sur des personnalités de premier plan (femmes d'humanistes, Maria Sybilla Merian, Maria Winkelmann, Anna Maria von Schurmann) ne sortent guère du genre des »femmes célèbres« (Urte BEJICK, Londa SCHIEBINGER, Joyce IRWIN), sauf l'article sur les femmes en marge de l'université au XVIII^e siècle ou celui sur la place de la culture dans les autobiographies féminines vers 1800 (tous deux de Beatrix NIEMEYER). Parmi les institutions d'éducation féminine, les mieux connues sont classiquement les monastères qui accueillent entre autres les filles de la noblesse (Claudia OPITZ, Ute KÜPPERSBRAUN) ou les ordres spécialisés dans l'enseignement comme les Ursulines ou les Demoiselles anglaises, qui sont le pendant féminin des Jésuites (Anne CONRAD). On aurait aimé cependant des développements plus fournis sur les réalisations pratiques de ces ordres et leur impact sur la société. L'article sur le gynécée piétiste de Halle (Ulrike WITT) est plus parlant de ce point de vue, mais il ne concerne qu'une expérience très limitée dans le temps et dans l'espace.

Les chapitres les plus neufs sont donc peut-être ceux qui s'intéressent aux milieux en marge de l'instruction et de la science institutionnelle tels ceux consacrés aux femmes ou filles de commerçants (Andrea KAMMEIER-NEBEL) ou d'artisans (Merry WIESNER-HANKS), aux sages-femmes (Eva LABOUVIE), aux gouvernantes (Irene HARDACH-PINKE) ou aux premières éditrices de magazines féminins (Ulrike WECKEL).

En revanche, on reste déçu par les chapitres qui traitent de l'instruction des femmes »ordinaires« dans le cadre des écoles paroissiales. Le chapitre sur la Réforme (Siegrid WESTPHAL) associe des généralités sur la vision luthérienne de l'éducation féminine, une brève allusion aux *Kirchenordnungen* de Wittenberg et Braunschweig (parce qu'elles prescrivent des écoles de filles mais elles n'ont pas été forcément mises en place), quelques indications sur le système scolaire du Palatinat-Neubourg, un exemple de maîtresse d'école allemande ayant composé des manuels, enfin un passage sur la quasi-disparition des monastères féminins comme lieux de formation dans le protestantisme. L'article d'Anne CONRAD sur les écoles de jeunes filles prend appui pour l'Église luthérienne sur le traité bien connu d'Andreas Musculus et sur l'ordonnance de l'école de filles de Göttingen (1593), pour l'Église catholique sur les constitutions borroméennes et sur le plan d'étude des Ursulines (ce qui fait double emploi avec son autre contribution). Sont plus précis le chapitre sur les débuts de l'éducation institutionnalisée des filles au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle (Christine MAYER), qui concerne en fait les *Industrieschulen*, et celui sur les écoles secondaires pour filles vers 1800 (Martina KÄTHNER et Elke KLEINAU), en fait une étude des établissements des sœurs Rudolphi près d'Hambourg et de Betty Gleim à Brême.

Est donc presque totalement oublié le système éducatif »primaire« des écoles paroissiales qui, sous l'impulsion des réformes protestante et catholique, a malgré tout permis une première instruction des femmes dans les rudiments de la religion et de la lecture. On peut certes trouver cet enseignement primitif et plutôt aliénant, mais il a constitué un saut essentiel en permettant l'entrée difficile de la majeure partie de la population dans la civilisation de l'écrit, étape nécessaire avant toute autre émancipation. Rien dans ce livre ne laisse entre-

voir que l'énorme majorité de la population que sont à cette époque les ruraux a conquis ces premiers savoirs rudimentaires dans ce réseau scolaire, et ce sans grande différence entre les sexes. Quiconque a étudié un peu les procès verbaux de visites pastorales ou ecclésiastiques sait que les femmes ne sont pas forcément les plus mauvaises à l'examen de catéchisme. Une plongée dans les archives, mais aussi tout simplement la lecture d'études régionales anciennes ou plus récentes, permet de vérifier que les filles sont scolarisées en même temps que les garçons, jusqu'à un moment variable suivant les régions (mi-XVII^e-fin XVIII^e siècle) et qu'ensuite la tendance est à leur séparation dans des structures spécifiques (tenue généralement par la femme du maître d'école qui bien souvent l'aidait déjà dans le cadre de l'école commune). Se polariser sur les écoles de filles est donc pour cette période contreproductif car c'est un phénomène largement anachronique ou marginal. Prétendre comme le disent l'introduction et plusieurs passages de ce livre que l'éducation des filles se cantonne pour l'essentiel à la sphère familiale est donc malheureusement une preuve de la méconnaissance de la question et la conséquence d'une attention excessive aux sphères élevées de l'éducation et de la société.

Il est surprenant également qu'il n'y ait pas dans ce tome une seule mention des recherches sur l'alphabétisation, car c'est bien là un des rares terrains où l'on peut quantifier les différences d'instruction entre sexes ou catégories sociales. Même si des avancées substantielles ont été faites après le bouclage de l'ouvrage¹, les travaux pionniers d'Etienne François, de Wilhelm Norden et d'Ernst Hinrichs étaient déjà disponibles pour éclairer la situation de l'alphabétisation féminine. De même on regrette qu'aient été méconnus les travaux sur la piété domestique fondée sur le livre, dans laquelle les femmes ont pourtant un rôle déterminant. Les différences d'instruction entre les sexes progressent en fait au fur et à mesure qu'on monte dans les degrés de l'enseignement et de la société. Le tort est d'avoir focalisé de façon disproportionnée l'attention sur ces sphères élevées et sur les institutions exclusivement féminines. L'autre défaut tient à la conception « feuilletée » de l'ouvrage en 30 petits chapitres qui ne permet pas de suivre une véritable problématique d'ensemble (si ce n'est une vague conception téléologique sous-jacente qui mène au « politiquement correct » contemporain). Il est révélateur de cette absence de réflexion d'ensemble que ce livre n'ait même pas de conclusion. En fait il aurait dû s'appeler « Contributions à l'histoire de l'éducation féminine » plutôt qu'« Histoire de l'éducation féminine ». Moyennant quoi, sans prétention à « rectifier » l'histoire de l'éducation en tombant soi-même dans de pires travers, ce recueil d'articles aurait échappé aux critiques qui s'attachent ici légitimement à une histoire trop partielle. Vu comme cela, cet ouvrage contient nombre de contributions dont la lecture est à recommander. On soulignera en outre la très belle qualité de l'édition (papier, typographie) qui en fait un livre très agréable à lire et à manier.

La conclusion, c'est qu'il reste à faire sur le terrain un important travail d'étude des pratiques réelles de l'éducation des filles. Trop souvent, on en reste à l'analyse des discours et des programmes sans chercher à atteindre la réalité des pratiques. Les sources sont certes plus pauvres et rares pour ces modestes institutions, plus difficiles à trouver, mais il en existe tout de même. C'est à mon sens moins une question de moyens que de parti pris historiographique.

Jean-Luc LE CAM, Quimper

1 Voir entre autres Hans Erich BÖDEKER, Ernst HINRICHS (Hg.), *Alphabetisierung und Literalisierung in Deutschland in der Frühen Neuzeit*, Tübingen 1999.